

LIVRE D'OR DES ÉGLISES DE BRETAGNE

PUBLICATION MENSUELLE

(Numéro double 21-22)

CALVAIRES

Arcs de Triomphe

FONTAINES SAINTES — OSSUAIRES

Texte de M. l'abbé Abgrall

CHANOINE HONORAIRE

ILLUSTRATIONS DE CHARLES GÉNIAUX



ÉDITION D'ART

RENNES — 9, rue de la Cochardière — RENNES

MAI 1902

LIVRE D'OR DES ÉGLISES

DIRECTEUR-GÉRANT : CH. GÉNIAUX

Numéros parus

- N^{os} 1. — Le Folgoët.
2. — Pont-Croix.
3. — Quimper.
4. — Saint-Pol-de-Léon.
5. — Lambader.
6. — Morlaix.
7. — Saint-Thégonnec.
8. — Landivisiau.
9. — La Roche-Maurice.
10. — Landerneau.
11. — Pleyben.
12. — Locronan — Plogonnec.
13. — Pont-l'Abbé — Lambour.
14. — Rumengol — Le Faou.
15. — Bénodet — Perguet.
16. — Rosporden — Saint-Yvi.
17. — Quimperlé — Rosgrand.
18. — Carhaix — Plouguer.
19-20. — Les Abbayes.
21-22. — Calvaires, etc.

CALVAIRES

Si notre diocèse de Quimper est le pays classique des clochers à jour, on peut dire tout aussi bien qu'il est le pays des CALVAIRES. En aucune contrée ils ne se dressent si nombreux, et si, par un coup de baguette de fée on pouvait, ainsi que les alignements des menhirs de Carnac, ranger en une vaste plaine tous les calvaires, toutes les croix de granit de cette terre bretonne, on aurait un spectacle étrange et saisissant, et aussi une exposition d'art sans pareille; on aurait devant soi un ensemble d'œuvres originales, singulières, variées, pittoresques, formant une école à part, et qui serait comme la traduction de l'esprit artistique de ce peuple, en même temps que de son état d'âme, de ses croyances, de ses aspirations, je pourrais dire : de ses pensées et de ses rêves. Car chez nous chaque croix de carrefour a son âme propre, son histoire, sa légende, son rôle dans la vie du village et de la paroisse; et quand c'est une croix plus importante, un grand calvaire historié, c'est alors une vénération plus grande qui s'y rattache, des légendes plus nombreuses qui viennent s'y grouper.

A quelle époque remonte en Bretagne l'usage d'élever des croix de pierre, et pour quel objet? Les plus anciens monuments de ce genre nous sont indiqués par M. Arthur de la Borderie, dans son *Histoire de Bretagne*. Au tome I^{er}, pp. 296-297, parlant des fouilles opérées à l'île Lavré, séjour de saint Budoc, de ses moines et de ses élèves à la fin du V^e siècle, il rapporte que, dans le cimetière joignant l'église monastique, *Beret ar chapel*, on découvrit deux croix de

granit dont le fût et les croisillons sont de forme carrée, le développement des bras mesurant 0^m60. Il est probable que ces croix datent de cette époque lointaine et qu'elles surmontaient quelques-unes des nombreuses tombes de moines qu'on a trouvées dans cette exploration.

D'autres croix anciennes, plantées sur le vieux chemin de Questembert à Péaule, Morbihan, sont regardées par la tradition populaire comme des souvenirs et des trophées de la bataille dans laquelle Alain le Grand défait les Normands en 888. De même, à Plourivo et à Lancerf, non loin de Paimpol, dans les Côtes-du-Nord, on trouve de vieilles croix, mémorial de la victoire remportée par Alain Barbetorte sur Incon, chef des Normands.

Il est à croire qu'un certain nombre de nos croix antiques remontent à l'époque mérovingienne; mais une très ancienne tradition, recueillie au XVI^e siècle par un érudit breton très curieux de vieilles légendes populaires, en attribuait l'érection à Charlemagne : « *Is princeps præ cæteris zelosus fuit et devotus in erigendis crucibus, et adhuc nunc patent multis in locis in Britannia* » (Jean Rioche, *Compendium temporum et historiarum ecclesiasticarum*, Paris, 1576, f^o 495 v^o. Bibl. nat., Impr. H 2089).

*
**

A-t-on élevé des croix à l'époque romane, au XI^e siècle et au XII^e? Il semble qu'on en a érigé bien peu, du moins il n'en reste qu'un seul exemplaire, la *croix des apôtres*, entre L'Hôpital-Camfrout et Logonna-Daoulas, montée sur une grande base en pyramide tronquée, ayant sur sa face principale les effigies des douze apôtres dans de petites niches à plein-cintre, et celle de Notre-Seigneur plus grande, les dominant toutes.

Viollet Le Duc, dans son dictionnaire de l'architecture, donne le dessin de quelques croix du XIII^e siècle. Il n'en reste pas dans ce pays, ni même du XIV^e, si ce n'est peut-être la croix à niche et dais qui se trouve dans le cimetière de Scaër. Les plus anciennes, ayant

une certaine importance, sont du XV^e siècle, encore sont-elles très rares, tandis que, au XVI^e, elles deviennent très nombreuses.

On s'accorde à attribuer à Michel Colombe quelques-unes de nos vieilles croix bretonnes, comme celle du cardinal de Coëtivy près de l'église du Folgoat, et l'on dit que ce fut là son apprentissage avant qu'il allât étudier à Dijon et fonder son école de sculpture à Tours; mais, en fait d'origines, nous ne pouvons guère que recourir à des hypothèses, les vieux imagiers ne nous ont pas laissé leurs noms, et parmi tant de monuments nous ne trouvons qu'un seul qui porte une signature, le calvaire de Pleyben.

Laissant de côté les croix de moindre importance, abordons tout de suite les CALVAIRES, et divisons-les en trois catégories : les Calvaires de premier ordre, ceux de deuxième et troisième ordres.

1^o Les calvaires de premier ordre sont composés d'un grand massif de maçonnerie de granit, autour duquel se développe en deux zones superposées toute une série de scènes de l'Enfance et de la Passion de Notre-Seigneur, le tout surmonté du crucifiement comprenant la croix du Sauveur avec celles des deux larrons, sans compter un certain nombre de bourreaux avec le centurion et des princes du peuple à cheval.

2^o Les calvaires secondaires comportent un massif de plus petite dimension, avec ou sans personnages sur la plateforme.

3^o Les calvaires de troisième ordre comprennent la croix du Sauveur avec celles des deux larrons, et différents personnages groupés ou isolés, adossés ou accotés à ces croix et constituant ainsi des ensembles pleins de style et d'originalité.

Les *Calvaires de premier ordre* sont, par rang d'ancienneté : ceux de Tronoën en Saint-Jean-Trolimon, fin du XV^e siècle. — Plougonven, 1554. — Guimiliau, 1581. — Plougastel-Daoulas, 1602. — Saint-Thégonnec, 1610. — Pleyben, 1650.

Quelle est l'idée qui a donné naissance à ces grandes pages d'histoire sculptées dans la pierre? La Passion du Sauveur est un des grands sujets des méditations du peuple breton, et parmi tous les sermons de l'année celui de la passion, qui est prêché pendant une

heure et demie et deux heures le dimanche des rameaux ou le vendredi saint, est celui qui est le plus impatientement attendu, le plus attentivement écouté, celui qui laisse les impressions les plus fortes et les plus durables.

C'est pour perpétuer ce souvenir dans les esprits, pour mettre sous une forme palpable toutes les scènes du récit évangélique, pour montrer le prix que nous devons attacher à ce mystère de notre rédemption, que l'on a figuré dans le granit les différents épisodes du drame du Calvaire, comme on les a représentés en couleurs éclatantes dans plusieurs de nos vieilles verrières.

Déjà dans les fascicules 11 et 13 on a donné la description des calvaires de Pleyben et de Tronoën; comme celui de Guimiliau est le plus original de tous, détaillons-le ici, en réservant seulement quelques observations pour les autres.

A la façade principale, regardant l'Ouest, est adossé un petit autel en pierre surmonté de la statue de saint Pol-Aurélien, et les deux colonnes cannelées qui encadrent cet autel supportent une frise sur laquelle on lit cette inscription en caractères gothiques :

Ad gloriam Domini 1581 crux ego facta fui.

Sur les faces de quatre contreforts des angles sont représentés les quatre évangélistes assis, écrivant ou tenant leur évangile sur un pupitre et accompagnés de leur emblème. Les scènes historiques ne sont pas toutes disposées d'après leur ordre réel, je les rétablis ici telles qu'elles devraient être : 1. Annonciation. — 2. Visitation. — 3. Nativité, adoration des anges et des bergers. — 4. Adoration des mages, date 1588. — 5. Présentation au temple. — 6. Fuite en Egypte. — 7. Baptême de Notre-Seigneur. — 8. Entrée à Jérusalem. — 9. Dernière cène. — 10. Lavement des pieds. — 11. Prière au jardin des Oliviers. — 12. Trahison de Judas. — 13. Saint Pierre coupe l'oreille de Malchus. — 14. Flagellation. — 15. Couronnement d'épines. — 16. Notre-Seigneur lié de cordes, tenu par des bourreaux, moqué et conspué. — 17. Notre-Seigneur les yeux bandés, outragé par la valetaille. — 18. Notre-Seigneur condamné à mort. Pilate se lave les mains, il est assis dans un fauteuil à dais et dossier; à ses

pieds est un chien. — 19. Notre-Seigneur portant sa croix, des soldats mènent le cortège en battant du tambour et en sonnant du cor. — 20. La Véronique. — 21. Crucifiement, croix de Notre-Seigneur sur le milieu de la plateforme; la Sainte Vierge et saint Jean sur les croisillons. Autrefois sur d'autres croisillons se trouvaient les deux cavaliers que l'on voit maintenant sur le petit arc de triomphe, à l'entrée du cimetière. Les croix des larrons ont disparu. — 22. Descente aux limbes. L'enfer est figuré par une gueule monstrueuse remplie de damnés et dans laquelle des démons poussent et entraînent *Catell gollet*, la femme damnée pour avoir nié un péché. — 23. Descente de croix. — 24. Mise au tombeau. — 25. Résurrection, soldats tombés à la renverse, deux autres regardant effrontément Notre-Seigneur, avec un air de défi.

A Plougven, le massif du calvaire est de forme octogonale, et tout autour se déroulent à peu près les mêmes scènes qu'à Guimiliau. De plus on a posé sur la plateforme une statue de saint Yves, second patron de l'église, et sur le socle qui le porte est cette inscription gothique : *Ceste Croix Fust Fayte lan M. Vc. LIIII a l'honneur de Dieu et N^{re} Dame de Pitié et Monseigneur S^r Yves — Priés Dieu pour les trépassés.*

La disposition générale du calvaire de Plougastel-Daoulas est la même qu'à Guimiliau, mais dans les personnages et les scènes il n'y a plus la même naïveté ni la même désinvolture, il y a plus de correction, une sorte de dignité triste et rigide. Mais les trois croix qui dominent sont plus complètes : autour de Notre-Seigneur sont des anges qui recueillent dans des calices le précieux sang coulant de ses cinq plaies. Des deux côtés, sur les croisillons supérieurs sont deux cavaliers dont l'un devait tenir une lance pour percer son côté sacré, et pour montrer qu'il a la vue très basse, comme le disent de saint Longin les récits traditionnels, il pose sa main gauche au-dessus de ses yeux. Sur le croisillon inférieur on voit la Sainte Vierge et saint Jean puis Notre Dame de Pitié; derrière se trouvent adossés saint Pierre et un autre saint, et au milieu un Christ ressuscité, plus haut *l'Ecce-Homo*.

C'est un véritable prodige d'équilibre que de faire tenir sur ces

colonnes si hautes et sur ces croisillons si étroits tant de personnages et de groupes compliqués, sans que les vents les plus violents soient parvenus à les ébranler; et il en est ainsi pour quantité de croix bretonnes.

Comme *Calvaires de second ordre* on peut citer ceux de Notre-Dame de Confors en Meilars, Kergoat en Quéménéven, Notre-Dame de Quilinen en Landrévarzec, Saint-Vennec en Briec (1556), Notre-Dame des Fontaines en Gouézec (1554), La Forêt-Fouesnant, Mellac, Brasparts, Guengat, Cléden-Poher (1575).

Contentons-nous de décrire celui de Quilinen qui est le plus remarquable et le plus original de tous. Comme base ce sont deux massifs triangulaires se superposant et se compénétrant, et tout autour de la deuxième base, sur des culs-de-lampe en cariatides, les apôtres diversement étagés pour donner plus de mouvement à l'ensemble. Quelques-unes des cariatides tiennent des banderoles qui courent contre le socle et qui ont pu recevoir autrefois des inscriptions en couleur, mais ne portent pas de traces de gravure.

Au pied de la croix, par devant, est Notre Dame de Pitié, tenant le corps de son Fils, et accompagnée d'une des saintes femmes; plus haut, à deux niveaux différents, deux autres saintes femmes et l'apôtre saint Jean. Au dos de la croix on voit la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras, plus haut la Madeleine avec son vase d'aromates, et au sommet, derrière le crucifix, Notre-Seigneur ressuscité.

Les larrons, surtout celui de gauche, se tordent dans des convulsions étranges, et il y a peu de sculpteurs modernes qui auraient assez de hardiesse et d'habileté pour traiter et mouvoir les corps humains comme l'a fait le vieil imagier du XVI^e siècle.

Ce qu'on a cherché dans ce calvaire et ce qu'on a réussi à obtenir très heureusement, c'est une silhouette bien découpée, un ensemble allant en pyramidant vers le sommet, et certes il était difficile de mieux réussir ce problème.

Des traces de peinture conservées sur les statues, surtout dans les replis de leurs vêtements, indiquent que primitivement tout ce calvaire était peint et doré. Il en était de même du calvaire de Plougonven.

Qu'on ne se récrie pas à cette idée, ce ne sont pas là des exemples isolés, et de même que la vieille Grèce, la patrie des arts et du bon goût, le Moyen-Age a aussi aimé et pratiqué l'architecture polychrome.

Les *Calvaires de troisième ordre* sont très nombreux et il est difficile de les citer tous : Châteaulin, à la chapelle de Notre-Dame. — Folgoat, croix du cardinal de Coëtivy et croix rouge. — Goulien, chapelle Saint-Laurent. — Laz, 1526. — Leuhan. — Loc-Mélar. — Lopérec, 1552, semblable à Loc-Mélar. — Nizon. — Pencran, deux dans le cimetière. — Plabennec, au-dessus de l'ossuaire et à la chapelle de Loc-Maria. — Plomeur, à Notre-Dame de Tréminou, formant chaire extérieure. — Plomodiern, à Sainte-Marie du Ménéz-Hom, 1544. — Plounéventer. — Plounévez-du-Faou, à Saint-Herbot. — Plouézoc'h, croix hosannière avec pupitre. — Poullan, à Kerinec, croix hosannière, chaire et pupitre. — Saint-Divy, croix surmontant l'ossuaire, 1506. — Saint-Hernin, au cimetière et à Kerbreudeur. — Saint-Ségal, au bourg et à Saint-Sébastien. — Saint-Servais, base historiée. — Scaër, XIV^e ou XV^e siècle.

Et en dehors de ces croix artistiques, combien d'autres moins ouvragées, plus simples, quelquefois absolument frustes, mais presque innombrables au bord de nos chemins et dans nos carrefours. En considérant cette profusion de croix et de calvaires qui s'élèvent sur notre sol breton, si l'on y ajoute les crucifix sculptés qui se dressent dans nos églises, les belles croix d'orfèvrerie qui sont portées dans nos processions, ne peut-on pas dire que c'est là une magnifique paraphrase de ce début d'une hymne sacrée :

*Vexilla regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium.*

Ils sont déployés les étendards du grand Roi, la croix respandit partout sous le ciel gris de la Bretagne.

ARCS DE TRIOMPHE

Nos ancêtres avaient une haute idée de la dignité du chrétien et aussi de la majesté et de la sainteté de nos églises. Voilà pourquoi ils ont voulu qu'à l'entrée de leurs cimetières, qui étaient autrefois comme le parvis, l'atrium de l'église, il y eût une porte monumentale, une arcade triomphale sous laquelle devaient passer les paroissiens vivants et morts, comme passaient à Rome les généraux et les empereurs victorieux sous les arcs de triomphe qui étaient érigés en leur honneur.

Le plus ancien de ces arcs de triomphe est celui de Saint-Jean-du-Doigt, qui est en pur style du XV^e siècle. Il consiste en une large arcade pour le passage des grandes foules et des processions, ornée de colonnettes et de voussures et surmontée d'une accolade, avec deux contreforts garnis de niches et des statues gothiques de saint Jean-Baptiste et de saint Roch. Une arcade latérale plus étroite sert au passage des personnes isolées.

Un autre arc à peu près de même époque est celui de Notre-Dame de Châteaulin, qui est bien pittoresque dans son état un peu fruste : grande arcade surmontée d'un pignon dont le fronton est percé d'une niche à cul-de-lampe et dais sculptés, abritant une vieille statue de Notre Dame, et de chaque côté, deux contreforts aux pinacles en cônes garnis de crossettes et de fleurons.

Dans la même note et un peu le même style que cet arc de triomphe, nous trouvons ceux de Penmarc'h, Saint-Germain-en-Plogastel, Pluguffan, Plogonnec, La Martyre ; ces deux derniers déjà décrits précédemment.



GUIMILIAU
ÉGLISE, PORCHE, SACRISTIE, CALVAIRE.

Cliché de J. Villard.



CALVAIRE DE PLOUGONVEN.

Cliché de J.-M. Abgrall.



FONTAINE DE SAINT-VENNEC

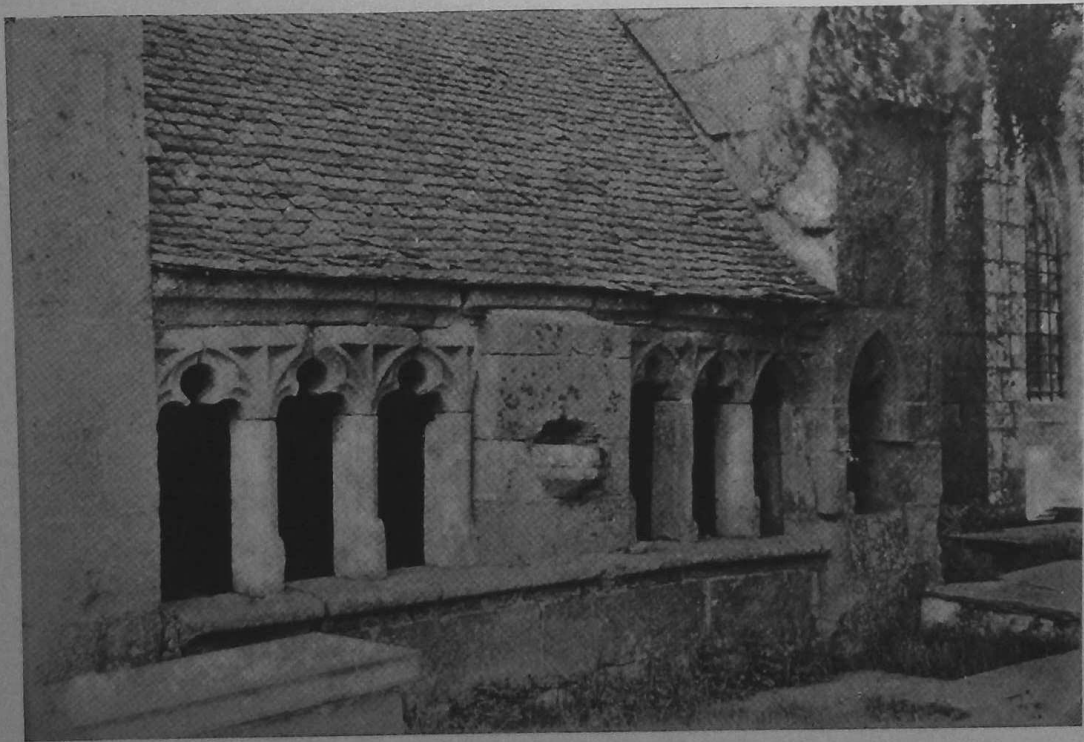
BRIEC.

Cliché de J.-M. Abgrall.



FONTAINE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT.

Cliché de E. Andrieu.



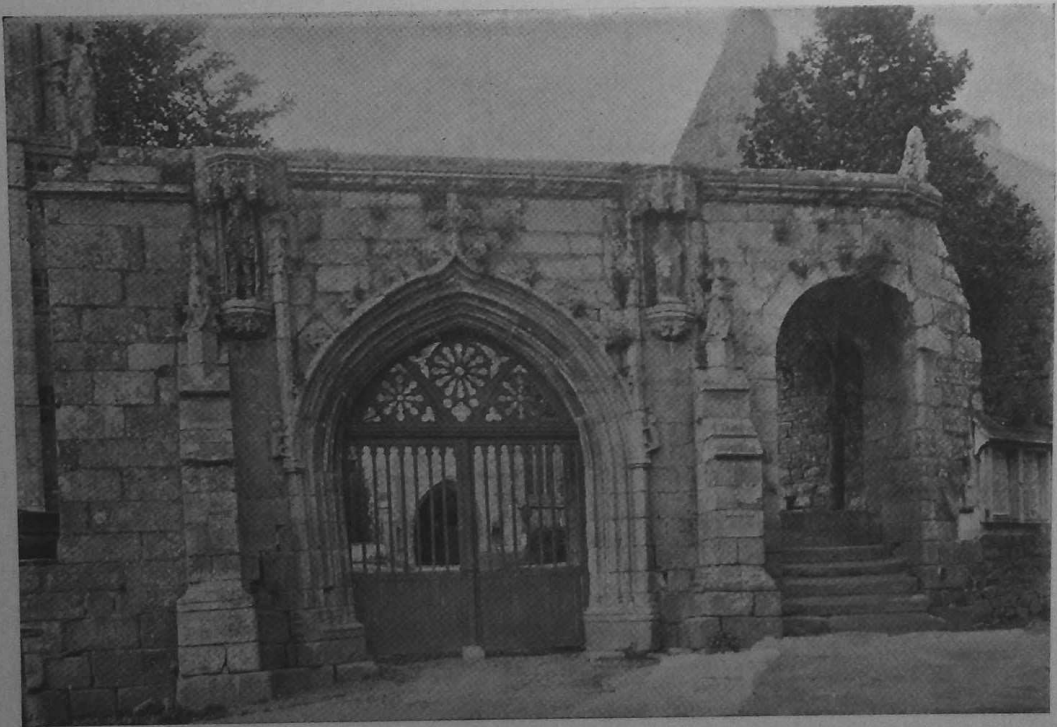
OSSUAIRE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT.

Cliché de J.-M. Abgrall.



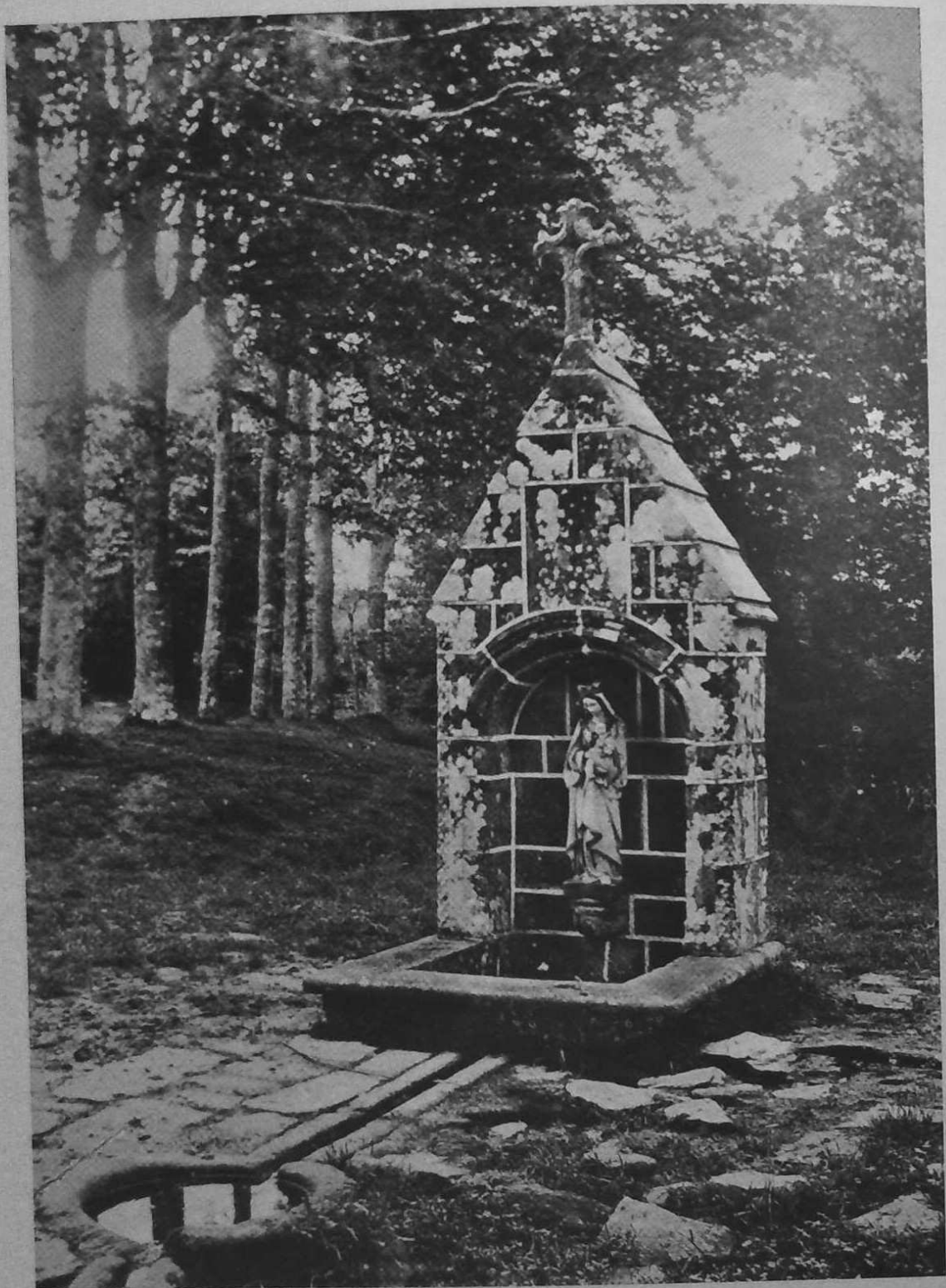
LAMPAUL-GUIMILIAU
ÉGLISE, PORCHE, OSSUAIRE, ARC DE TRIOMPHE.

Cliché de J. Villard.



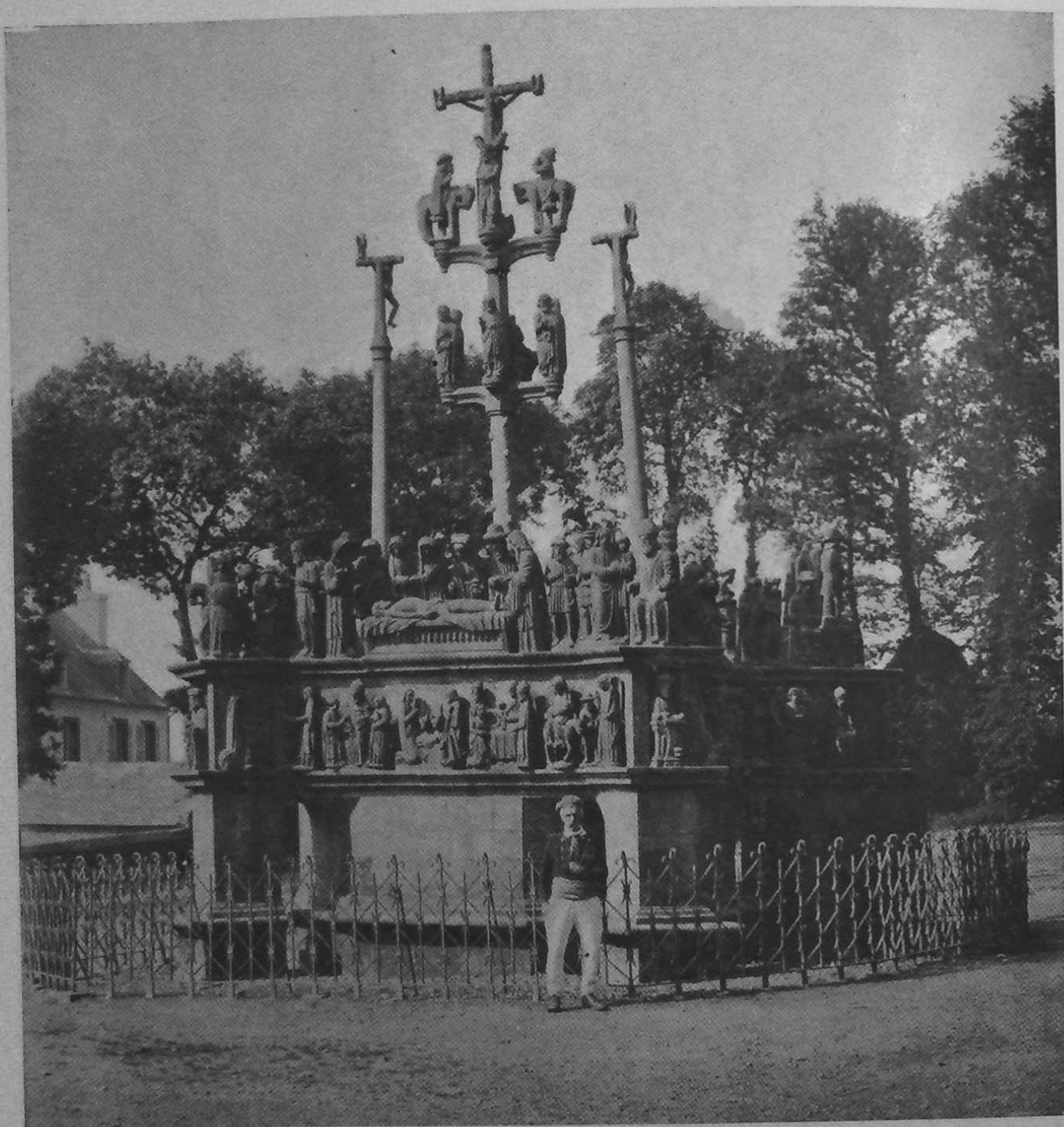
ARC DE TRIOMPHE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT.

Cliché de J.-D.C. Abgrall.



FONTAINE DE N.-D. DE KERINEC
EN POUILLAN.

Cliché de J.-M. Abgrall.



CALVAIRE DE PLOUGASTEL-DAOULAS.

Cliché de J. Villard.



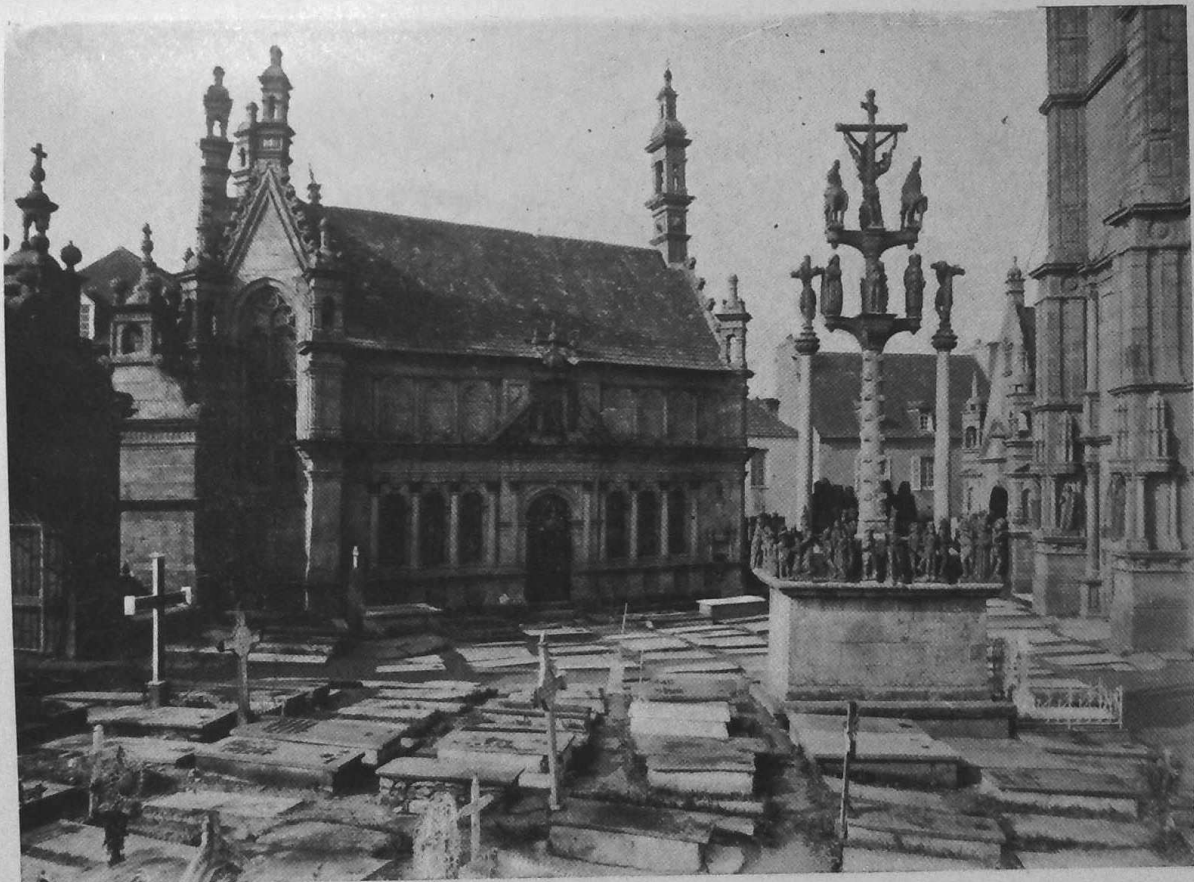
CALVAIRE DE GUIMILIAU.

Cliché de J. Villard.



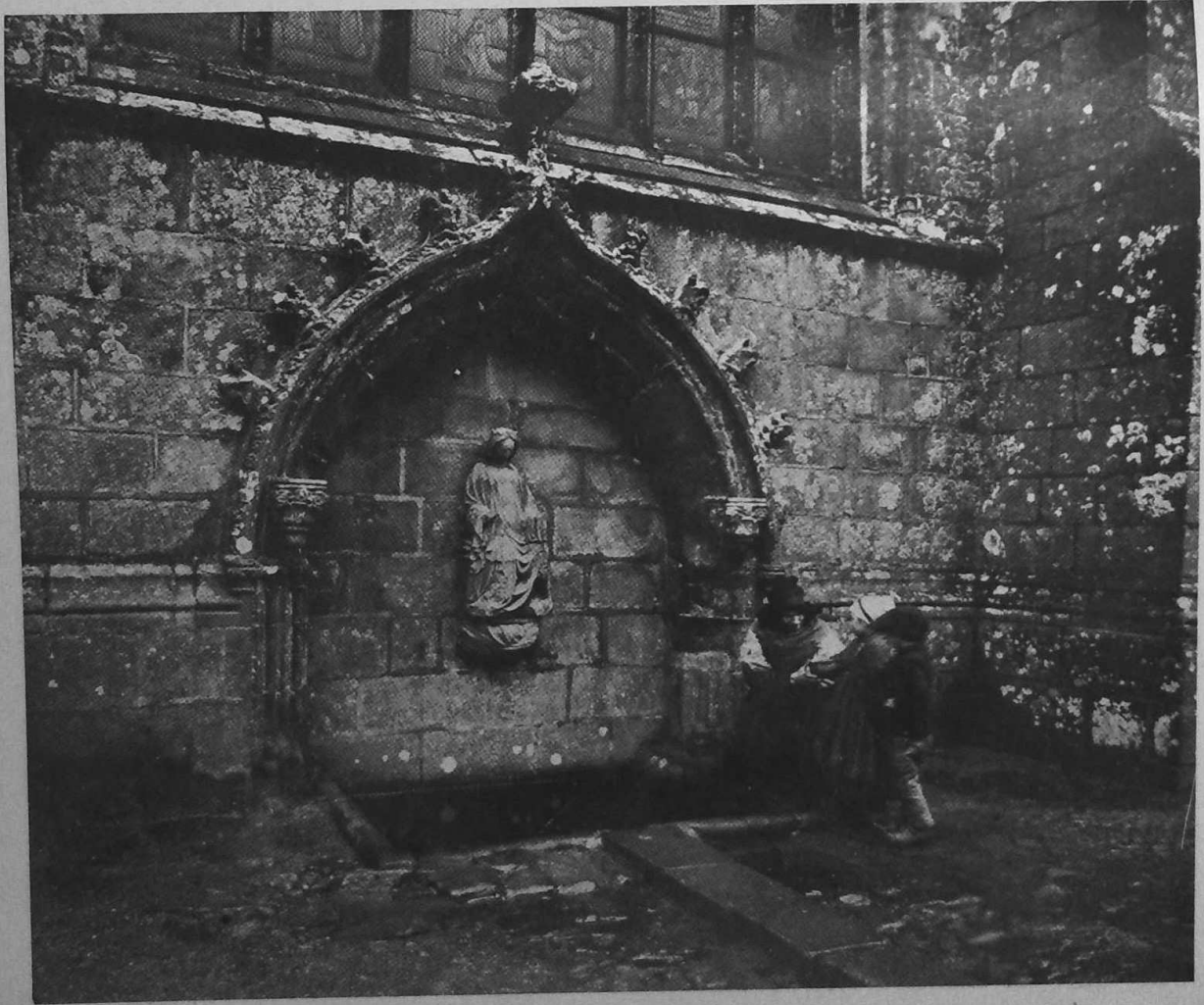
SAINT-POL-DE-LÉON
FONTAINE DE LEN-AR-GLOAR.

Cliché de J.-M. Abgrail.



SAINT-THÉGONNEC
OSSUAIRE ET CALVAIRE.

Cliché de J. Villard.



FONTAINE DE N.-D. DU FOLGOAT.

Cliché de J. Villard.



CALVAIRES

DE SAINT-THÉGONNEC ET DE MELLAC

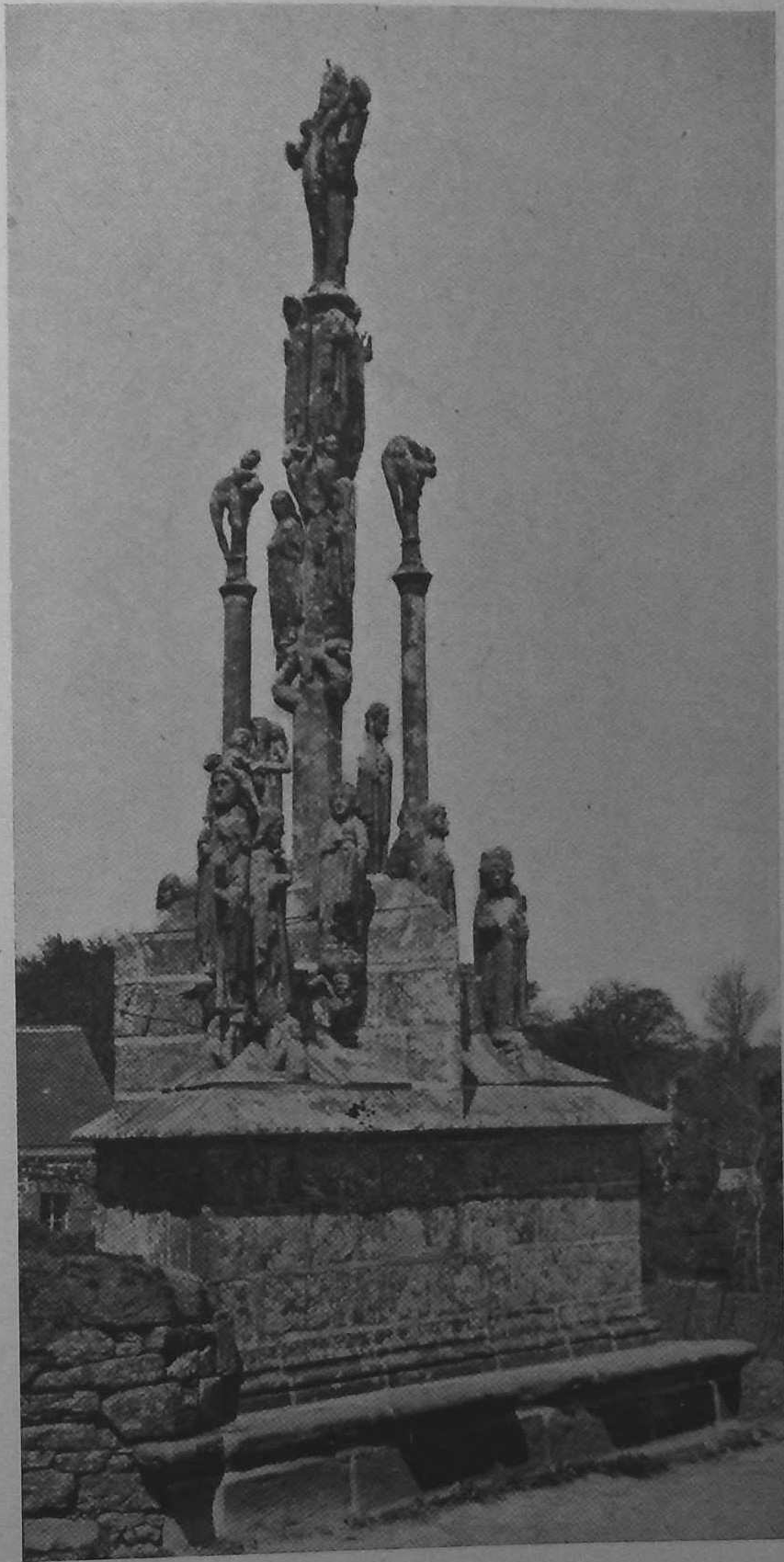
Cliché de J. Villard.

Cliché de J.-M. Abgrall.



PLOGASTEL-SAINT-GERMAIN
OSSUAIRE EN RUINE A SAINT-GERMAIN.

Cléché de J.-M. Abgrall



CALVAIRE DE QUILINEN.
LANDRÉVARZEC.

Cliché de J.-M. Abgrall.

Puis viennent d'autres de la Renaissance, du XVII^e et du XVIII^e siècles : Saint-Thégonnec, 1581. — Argol, 1659. — Telgruc. — Lampaul-Guimiliau, 1669. — Plounéour-Ménez. — Saint-Sébastien de Saint-Ségal. — Sainte-Marie-du-Ménez-Hom en Plomodiern, 1737. Les deux les plus majestueux sont ceux de Berven en Plouzévédé et de Sizun, tous deux à triple arcade avec pilastres et colonnes engagées. Celui de Sizun surtout, datant de 1588, mesurant près de 15 mètres de longueur, est d'un aspect tout monumental, grâce particulièrement à la balustrade qui en contourne la plateforme, aux clochetons qui la décorent et au calvaire qui y dresse ses trois croix.

Cette œuvre si belle a été cependant menacée par les ingénieurs et les conducteurs de la voirie et n'a été sauvée que grâce aux démarches réitérées de M. Bigot, ancien architecte diocésain et départemental et aux protestations de la Société archéologique du Finistère.

FONTAINES SAINTES

La plupart de nos chapelles de dévotion et de nos sanctuaires de pèlerinage ont leurs fontaines saintes, auxquelles s'attache la dévotion du peuple et où les fidèles et les malades vont boire avec confiance et piété, faire leurs ablutions et se livrer parfois à certaines pratiques qui, aux yeux de quelques-uns, peuvent confiner à la superstition, mais qu'ils accomplissent toujours avec grande foi.

La dévotion à ces fontaines a généralement pour origine un miracle, un prodige, un acte quelconque d'un saint, telle par exemple la fontaine de saint Corentin à Plomodiern, où le jeune ermite avait le petit poisson qui servait à son alimentation quotidienne, et celle de saint Primel, à Saint-Thois, qu'il fit jaillir pour soulager le vénérable vieillard ; telles les deux fontaines qui se trouvent à l'entrée du carmel de Morlaix, auprès desquelles Drennalus établit une croix et une image de Notre Dame et encore la fontaine de *Lenn-ar-Gloar* à Saint-Pol-de-Léon, que saint Paul Aurélien bénit en entrant par la porte occidentale dans ce *castellum* gallo-romain, de même que les trois fontaines de *Prat-Paol* en Plouguerneau, qu'il fit sourdre de terre pour venir en aide à ses compagnons mourants de soif ; puis *Feunteun-Pol* en Lampaul-Guimiliau, près de laquelle il passa en conduisant à l'Île-de-Batz le dragon du Faou.

Nous pourrions encore citer les deux fontaines de Kerbénéat, près de la Roche-Maurice, jaillissant sous les pieds des chevaux de

saint Derrien et de saint Néventer, celle de Goulven où Glaudan lava le corps de son enfant nouveau-né, saint Goulven, et où il puisa pour désaltérer sa femme périsant de soif ; la fontaine de sainte Nonne à Dirinon, qui jaillit pour pouvoir baptiser son enfant, le petit saint David, et dont l'eau rendit la vue à l'aveugle qui lui avait servi de parrain, et l'on peut y ajouter la fontaine de saint Goueznou, près de son ancien monastère et de son église de Goueznou, ainsi que celle de son frère saint Majan, à Loc-Majan en Plouguin. Et nous devons aussi une mention spéciale à la source qui coule dans la crypte de saint Mélar à Lanmeur, monument véritable remontant au VI^e siècle, 544, année de la mort violente du jeune prince.

C'est par centaines qu'il faudrait énumérer nos fontaines saintes ; nous ne pouvons pas songer à en donner la liste ni à indiquer les innombrables légendes qui s'y rattachent, les vertus surnaturelles qu'on leur attribue ; il suffit que nous nommions les principales : à Brieç, fontaines de saint Vennec et de sainte Cécile ; Cast, saint Gildas ; Châteaulin, Notre-Dame, les trois Ducs, Saint-Jean et Notre-Dame de Kerluan ; Clohars-Fouesnant, Notre-Dame du Drénec ; Comanna, Saint-Jean du Mougau ; Daoulas, Notre-Dame de la fontaine ; Ergué-Gabéric, Notre-Dame de Kerdévet et Saint-Jean, Saint-Fiacre, Saint-Eloy, Yun-Maria ; Le Folgoat, fontaine de Notre-Dame à l'abside de l'église ; Fouesnant, Sainte-Anne ; Gouézec, Notre-Dame des Fontaines et Tréguron ; Guerlesquin, Saint-Trémeur ; Locronan, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et Saint-Eutrope ; Moëlan, Saint-Roch et Saint-Philibert ; Plonéis, Saint-Gilles ; Plonévez-Porzay, Sainte-Anne-la-Palue ; Plougoulm, Saint-Colomban et Prat-Coulm ; Plouvien, Saint-Jaoua et Saint-Jean-Balanan ; Pont-Croix, Notre-Dame de Roscudon ; Poullan, Kerinec ; Rédéné, Notre-Dame de Lorette ; Rumengol, Notre-Dame ; Saint-Jean-du-Doigt, fontaine monumentale de Saint-Jean et Saint-Mériadec ; Scaër, Sainte-Candide ; Tréfléz, Sainte-Ideltrude et Saint-Guévroc.

Ces fontaines sont surmontées d'un édifice en granit où est pratiquée une niche abritant le saint ou la sainte en vénération ; édifice tantôt simple, tantôt riche, accosté de clochetons ou de pilastres, parfois accompagné de bassins secondaires où l'eau s'écoule par un

canal pour servir aux ablutions des malades et des pèlerins et entouré d'une vaste enceinte en pierres de taille, garnie de bancs pour le repos des fidèles lorsqu'il y a un concours nombreux.

La fontaine de Saint-Jean-du-Doigt, faisant exception au milieu de toutes les autres, a été conçue dans une donnée absolument différente et rappelle par son dessin général la fontaine ou *pompe* de Guingamp. Elle est située dans le cimetière, entre l'arc de triomphe et l'église et consiste en un immense bassin en pierre monté sur un soubassement de trois marches, bassin du milieu duquel surgit une sorte de colonne renflée qui supporte trois vasques étagées et diminuant de diamètre, d'où l'eau s'échappe en filets abondants par des têtes d'anges en plomb estampé. Aux deux tiers de la hauteur est le groupe du baptême de Notre-Seigneur et au sommet plane le Père Eternel.

Tout cet ensemble est entouré d'ornementations riches et variées et de moulures indiquant la plus belle époque de la Renaissance.

* * *

OSSUAIRES

Le peuple breton a toujours eu un culte et une grande vénération pour ses morts ; n'en aurions-nous pour preuve que les rites funéraires dont on trouve des vestiges dans les dolmens et les tumulus. Il est vrai, comme on pourrait me l'objecter, que les dolmens et les tumulus ne sont pas des monuments bretons ; ils sont du moins sur terre bretonne et la tradition a dû se transmettre. Ce culte s'est perpétué dans la religion chrétienne et la meilleure démonstration qu'on puisse en donner, c'est le respect avec lequel on ensevelit les corps des défunts, la solennité qui préside à la veillée des morts et aux funérailles et aussi la fidélité des survivants à aller prier sur la tombe de ceux qui ne sont plus.

L'existence ancienne des ossuaires nous est indiquée par les vieilles *guerz*, les complaintes et les cantiques spirituels :

*Deomp d'ar garnel, kristenien, guelomp ar relegou
Euz hor breudeur, c'hoarezet, hon tadou, hor mammou.*

Allons au charnier, chrétiens, voyons les ossements
De nos frères, nos sœurs, nos pères et nos mères.

La construction de ces petits monuments, analogues à ce qui existait au cimetière des Innocents, à Paris, avait pour but de donner un abri décent, un lieu de repos convenable aux ossements anciens que l'on extrayait des tombes, au fur et à mesure qu'on les ouvrait pour des inhumations successives. Les ossements étaient recueillis avec soin et déposés avec respect dans cet asile commun où chacun

pouvait vénérer les restes de ses parents et de ses aïeux, sans les reconnaître toutefois et les distinguer dans la masse. Il arrivait souvent cependant que l'on mettait à part la tête de l'ancêtre et qu'on l'enfermait dans une petite châsse en bois ajourée sur sa façade, avec une inscription commémorative ou épitaphe.

Les premiers ossuaires formaient une sorte d'appentis ou de réduit adossé au mur d'enceinte du cimetière ou à l'un des côtés de l'église, avec sa façade ajourée d'arcatures pour pouvoir y faire passer les ossements ou reliques, les y voir et contempler librement et les asperger d'eau bénite, ce pourquoi il y a toujours eu un ou deux bénitiers incrustés dans le soubassement.

Les types de ce genre, nous les trouvons à Saint-Jean-du-Doigt, à Saint-Yvi et à Loc-Maria-an-Hent dans la même paroisse, fin du XV^e siècle ; à Plonéis, Guengat, Audiern, Perguet, Saint-Germain-de-Plogastel, Rédéné, Combrit, Loctudy, Châteaulin, Locmélard, Trémaouézan, Plabennec, Saint-Herbot, Spézet, etc. Il faut surtout citer le magnifique ossuaire de Roscoff, style Louis XIII, composé de deux étages de baies sur deux de ses faces et celui de La Martyre, 1616, soutenu à l'un de ses angles par une cariatide de grand style.

Dans d'autres paroisses l'ossuaire devient une véritable chapelle, meublée d'un autel, garnie de fenêtres à meneaux et vitraux, mais gardant toujours sa fenestration à arcades multipliées dans la façade qui donne sur le cimetière. Il arrive même que ces arcades seront surmontées d'un second étage d'arcatures aveugles formant niches, comme à Saint-Thégonnec, Lampaul, Sizun.

Les plus anciens reliquaires de cette sorte sont ceux de Pleyben et Brasparts, de 1550 environ et gardant encore le caractère gothique. Avant eux il faudrait citer peut-être celui de Penmarc'h, dont il ne reste plus que le pignon ouest et les deux soubassements latéraux, mais où se retrouvent des traces suffisantes pour indiquer quelle devait être l'élégance de ce petit édifice tout ajouré de jolies découpures flamboyantes. Son âge nous est indiqué assez approximativement par la date du porche voisin : 1508.

Après cela, tous les ossuaires sont conçus dans le style de la

Renaissance, le style Louis XIII et Louis XIV. Il suffira d'énumérer les principaux : celui de Dirinon, 1577, dans lequel est la tombe monumentale de sainte Nonne, la patronne de la paroisse. Landivisiau, Saint-Servais, Plounéour-Trez, environ 1620. Ploudiry, 1635. Saint-Thomas de Landerneau, 1635. La Roche, 1640. Guimiliau, 1640, Lannédern, 1662. Sizun, Lampaul, 1667. Saint-Thégonnec, 1677.

Ce dernier monument, qui vient aussi en dernier lieu dans l'ordre chronologique, semble avoir résumé tous les autres et les surpasse tous comme style, comme richesse et comme beauté de lignes. On est en plein règne de Louis XIV et l'on se croirait presque au commencement de la Renaissance, tant sont correctes et originales les colonnettes, les arcatures, les niches à coquilles, les frises et corniches de la façade principale, tant sont élégants et déliés les pans coupés de l'abside avec leurs contreforts, leurs pignons aigus et leurs lanternons de couronnement.

Différents emblèmes, sculptés dans les frises ou à la retombée des rampants indiquent la destination funéraire de ces édifices : têtes de morts, ossements en sautoir, anges tenant des sentences ou des attributs de la mort, squelette armé de flèches ou brandissant une faux et disant : *Je vous tue tous*.

Des inscriptions diverses rappellent la même pensée : *Bonnes genz qui par illecque passez, priez Dieu pour les trépassés. — Respice finem. — Memento mori. — Hodie mihi, cras tibi. — C'est une bonne et sainte pensée de prier pour les fidèles trépassés.*

J.-M. ABGRALL,

Chanoine honoraire.

IMPRIMERIE OBERTHUR, RENNES



IMPRIMERIE

OBERTHÜR

RENNES-PARIS